

nom, et, prononçant quelques mots anglais dont je pus me souvenir, je suppliai les voyageurs de venir me prendre. En un clin d'œil, les rames furent remises à l'eau, et le canot vint si près de moi, qu'il me fut possible d'y monter.

Personne ne me reconnut ; M. Stewart et M. Grant étaient cependant tout à fait l'un et l'autre de ma connaissance. Je n'avais pas pu laver le sang qui couvrait mon corps, et il est probable que mes souffrances m'avaient extrêmement changé. Les questions se succédant avec rapidité, l'on sut bientôt qui j'étais et les principales circonstances de ce qui venait de m'arriver. Un lit me fut dressé dans le canot ; je suppliai vivement les traiteurs de chercher mes enfants dans la direction où j'avais entendu leurs cris. Je craignais qu'on ne les trouvât massacrés ; mais toutes les recherches sur ce point et sur d'autres furent infructueuses.

Dès que j'eus fait connaître à mes sauveurs l'homme qui m'avait blessé, ils prirent le parti de me conduire sur-le-champ au village de ce traître. S'ils parvenaient à le surprendre, ils voulaient, disaient-ils, en faire bonne justice à l'instant même et l'égorger sur place. Ils me cachèrent donc au fond du canot, et quand ils abordèrent près des cabanes, un vieillard vint à eux sur le rivage, en disant : « Qu'y a-t-il de nouveau dans le pays d'où vous venez ? — Tout y va bien, répondit M. Stewart ; nous n'avons pas d'autres nouvelles. — C'est ainsi, reprit le vieillard, que les hommes blancs nous traitent toujours. Je sais très bien qu'il est arrivé quelque chose dans le pays d'où vous venez, mais vous ne voulez pas nous en parler. Omezhuhgwutoons, l'un de nos jeunes hommes, a descendu la rivière pendant deux ou trois jours, et nous a dit que le Long Couteau, nommé Shawshawwanebase (le faucon), qui a passé par ici peu de jours auparavant avec sa femme et ses enfants, les a massacrés tous. Moi je crains qu'il